

Pierre Corneille

Médée

bibebook

Pierre Corneille

Médée

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Adresse



PÎTRE DE CORNEILLE à
Monsieur P.T.N.G.

Monsieur,

Je vous donne Médée,
toute méchante qu'elle
est, et ne vous dirai rien

pour sa justification. Je vous la donne pour telle que vous la voudrez prendre, sans tâcher à prévenir ou violenter vos sentiments par un étalage des préceptes de l'art, qui doivent être fort mal entendus et fort mal pratiqués quand ils ne nous font pas arriver au but que l'art se propose. Celui de la poésie dramatique est de plaire, et les règles qu'elle nous prescrit ne sont que des adresses pour en faciliter les moyens au poète, et non pas des raisons qui puissent persuader aux spectateurs qu'une chose soit agréable quand elle leur déplaît. Ici vous trouverez le crime en son char de triomphe, et peu

de personnages sur la scène dont les mœurs ne soient plus mauvaises que bonnes ; mais la peinture et la poésie ont cela de commun, entre beaucoup d'autres choses, que l'une fait souvent de beaux portraits d'une femme laide, et l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture, il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble ; et dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions,

sans nous proposer les dernières pour exemple ; et si elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'est point par leur punition, qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur, qu'elle s'efforce de nous représenter au naturel. Il n'est pas besoin d'avertir ici le public que celles de cette tragédie ne sont pas à imiter : elles paraissent assez à découvert pour n'en faire envie à personne. Je n'examine point si elles sont vraisemblables ou non : cette difficulté, qui est la plus délicate de la poésie, et peut-être la moins entendue, demanderait un discours trop long pour une épître : il me

suffit qu'elles sont autorisées ou par la vérité de l'histoire, ou par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois sur le théâtre ; j'espère qu'elles vous satisferont encore aucunement sur le papier, et demeure,

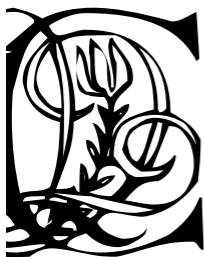
Monsieur,

Votre très humble serviteur,

Corneille.



Examen



ETTE TRAGÉDIE A été
traitée en grec par
Euripide, et en latin par
Sénèque ; et c'est sur
leur exemple que je me
suis autorisé à en mettre
le lieu dans une place publique,
quelque peu de vraisemblance qu'il y
ait à y faire parler des rois, et à y
voir Médée prendre les desseins de

sa vengeance. Elle en fait confiance, chez Euripide, à tout le chœur, composé de Corinthiennes sujettes de Créon, et qui devaient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princesse et son mari, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce prince.

Pour Sénèque, il y a quelque apparence qu'il ne lui fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du chœur, qui n'est pas toujours sur le théâtre, et n'y parle jamais aux autres acteurs ; mais je ne puis comprendre comme, dans son quatrième acte, il lui fait achever ses

enchantelements en place publique ; et j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu, pour faire voir Médée dans le même cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des présents de cette magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un et chez l'autre, et dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle lui demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, et qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque chose contre lui, et troubler les noces de sa fille.

J'ai cru mettre la chose dans un peu plus de justesse, par quelques précautions que j'y ai apportées : la première, en ce que Créuse souhaite avec passion cette robe que Médée empoisonne, et qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse ; ainsi, bien que les présents des ennemis doivent être suspects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait qu'un paiement qu'on lui arrache de la grâce que ses enfants reçoivent ; la seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de délai qu'elle emploie à sa vengeance, mais Créon qui le lui donne de son mouvement, comme

pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il lui fait, dont il semble avoir honte en lui-même ; et la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux lui en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre, avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'épisode d'Egée n'est pas tout à fait de mon invention ; Euripide l'introduit en son troisième acte, mais seulement comme un passant à qui Médée fait ses plaintes, et qui l'assure d'une retraite chez lui à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de lui rendre.

En quoi je trouve deux choses à dire : l'une, qu'Égée, étant dans la cour de Créon, ne parle point du tout de le voir ; l'autre, que, bien qu'il promette à Médée de la recevoir et protéger à Athènes après qu'elle se sera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pitthéus à Trézène, pour consulter avec lui sur le sens de l'oracle qu'on venait de lui rendre à Delphes, et qu'ainsi Médée serait demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque temps chez Pitthéus, où il fit

l'amour à sa fille Aethra, qu'il laissa grosse de Thésée, et n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de Créuse, qui lui préfère Jason, et je porte ses ressentiments à l'enlever, afin qu'en cette entreprise, demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à Médée de sa délivrance, et que la reconnaissance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à sa protection, et même à l'épouser, comme l'histoire le marque.

Pollux est de ces personnages

protatiques[1] qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déjà dit, et j'ajoute que ces personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événements publics et éclatants dont elle est composée sont connus de tout le monde, et que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre ; c'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux, depuis son retour de Colchos, avait toujours été en Asie, où il n'avait rien appris de ce qui s'était passé

dans la Grèce, que la mer en sépare. Le contraire arrive en la comédie : comme elle n'est que d'intrigues particulières, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent ; mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer : ainsi l'on n'y manque jamais de confidents quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait Nérine au quatrième acte, on peut considérer que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, et que c'est

assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot ; c'est ce que fait voir ici Médée, qui, ayant su que Jason a arraché Créuse à ses ravisseurs, et pris Egée prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comment cela s'est fait. Lorsqu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopâtre dans la Mort de Pompée, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularités ; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Surtout, dans les narrations ornées

et pathétiques, il faut très soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'âme de celui qui parle et de celui qui écoute, et se passer de cet ornement, qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliais à remarquer que la prison où je mets Egée est un spectacle désagréable, que je conseillerais d'éviter ; ces grilles qui éloignent l'acteur du spectateur, et lui cachent toujours plus de la moitié de sa

personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonniers sur nos théâtres quelques-uns de nos principaux acteurs ; mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des gardes qui les suivent, et n'affaiblissent ni le spectacle ni l'action, comme dans Polyeucte et dans Héraclius. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'Egée avait à Médée ; mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je serai bien aise encore qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à son départ : il l'accompagne

jusque hors de la ville ; et c'est une adresse de théâtre assez heureusement pratiquée pour l'éloigner de Créon et Créuse mourants, et n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur est bien embarrassé quand il en a trois, et qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'âme pour leur donner une juste impatience de la pousser au-dehors ; c'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eût à parler qu'à Créuse ; et à faire mourir cette princesse avant que Médée se montre sur le balcon, afin que cet amant en colère n'ait plus à qui

s'adresser qu'à elle ; mais on aurait eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de sa maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de Médée, et qui font périr Créon et Créuse, étaient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la scène dans la catastrophe. Ce spectacle de mourants m'était nécessaire pour remplir mon cinquième acte, qui sans cela n'eût pu atteindre à la longueur ordinaire des nôtres ; mais à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie, et ces deux mourants importunent

plus par leurs cris et par leurs gémissements, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à Médée, qui attire si bien de son côté toute la faveur de l'auditoire, qu'on excuse sa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a reçu de Créon et de son mari, et qu'on a plus de compassion du désespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au style, il est fort inégal en ce poème : et ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge pour

faire discerner au lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le temps m'a donné le moyen d'amasser assez de forces pour ne laisser pas cette différence si visible dans le Pompée, où j'ai beaucoup pris de Lucain, et ne crois pas être demeuré fort au-dessous de lui quand il a fallu me passer de son secours.



Acteurs



RÉON, roi de Corinthe.

Egée, roi d'Athènes.

Jason, mari de Médée.

Pollux, argonaute, ami de
Jason.

Créuse, fille de Créon.

Médée, femme de Jason.

Cléone, gouvernante de Créuse.

Nérine, suivante de Médée.

Theudas, domestique de Créon.

Troupe des gardes de Créon.

La scène est à Corinthe.



Acte premier



Scène première

Pollux, Jason

Pollux

Que je sens à la fois de surprise et de joie !

Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie,

Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason ?

Jason

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison ;

Et pour vous rendre encor l'âme plus étonnée,

Préparez-vous à voir mon second hyménée.

Pollux

Quoi ! Médée est donc morte, ami ?

Jason

Non, elle vit ;

Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

Pollux

Dieux ! et que fera-t-elle ?

Jason

Et que fit Hypsipyle,

Que pousser les éclats d'un courroux
inutile ?

Elle jeta des cris, elle versa des
pleurs,

Elle me souhaita mille et mille
malheurs ;

Dit que j'étais sans foi, sans cœur,
sans conscience,

Et lasse de le dire, elle prit patience.

Médée en son malheur en pourra
faire autant :

Qu'elle soupire, pleure, et me nomme
inconstant ;

Je la quitte à regret, mais je n'ai
point d'excuse

Contre un pouvoir plus fort qui me
donne à Créuse.

Pollux

Créuse est donc l'objet qui vous
vient d'enflammer ?

Je l'aurais deviné sans l'entendre
nommer.

Jason ne fit jamais de communes
maîtresses ;

Il est né seulement pour charmer les
princesses,

Et haïrait l'amour, s'il avait sous sa
loi

Rangé de moindres cœurs que des
filles de roi.

Hypsipyle à Lemnos, sur le Phaxe
Médée,

Et Créuse à Corinthe, autant vaut,
possédée,

Font bien voir qu'en tous lieux, sans
le secours de Mars,

Les sceptres sont acquis à ses
moindres regards.

Jason

Aussi je ne suis pas de ces amants

vulgaires ;

J'accommode ma flamme au bien de
mes affaires ;

Et sous quelque climat que me jette
le sort,

Par maxime d'Etat je me fais cet
effort.

Nous voulant à Lemnos rafraîchir
dans la ville,

Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans
l'amour d'Hypsipyle ?

Et depuis à Colchos, que fit votre
Jason,

Que cajoler Médée et gagner la
toison ?

Alors, sans mon amour, qu'eût fait
votre vaillance ?

Eût-elle du dragon trompé la
vigilance ?

Ce peuple que la terre enfantait tout
armé,

Qui de vous l'eût défait, si Jason
n'eût aimé ?

Maintenant qu'un exil m'interdit ma
patrie,

Créuse est le sujet de mon idolâtrie ;

Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant
la cour,

De relever mon sort sur les ailes

d'Amour.

Pollux

Que parlez-vous d'exil ? La haine de Pélée...

Jason

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

Pollux

Il est mort !

Jason

Ecoutez, et vous saurez comment

Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.

Après six ans passés, depuis notre
voyage,

Dans les plus grands plaisirs qu'on
goûte au mariage,

Mon père, tout caduc, émouvant ma
pitié,

Je conjurai Médée, au nom de
l'amitié...

Pollux

J'ai su comme son art, forçant les
destinées,

Lui rendit la vigueur de ses jeunes
années :

Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je
l'appris ;

D'où soudain un voyage en Asie
entrepris

Fait que, nos deux séjours divisés
par Neptune,

Je n'ai point su depuis quelle est
votre fortune ;

Je n'en fais qu'arriver.

Jason

Apprenez donc de moi

Le sujet qui m'oblige à lui manquer
de foi.

Malgré l'aversion d'entre nos deux
familles,

De mon tyran Pélie elle gagne les

filles,

Et leur feint de ma part tant
d'outrages reçus,

Que ces faibles esprits sont aisément
déchus.

Elle fait amitié, leur promet des
merveilles,

Du pouvoir de son art leur remplit
les oreilles ;

Et pour mieux leur montrer comme il
est infini,

Leur étale surtout mon père rajeuni.

Pour épreuve elle égorge un bétail à
leurs vues,

Le plonge en un bain d'eaux et
d'herbes inconnues,

Lui forme un nouveau sang avec
cette liqueur,

Et lui rend d'un agneau la taille et la
vigueur.

Les sœurs crient miracle, et chacune
ravie

Conçoit pour son vieux père une
pareille envie,

Veut un effet pareil, le demande, et
l'obtient ;

Mais chacune a son but. Cependant
la nuit vient :

Médée, après le coup d'une si belle

amorce,

Prépare de l'eau pure et des herbes
sans force,

Redouble le sommeil des gardes et du
roi :

La suite au seul récit me fait
trembler d'effroi.

A force de pitié ces filles inhumaines

De leur père endormi vont épuiser
les veines :

Leur tendresse crédule, à grands
coups de couteau,

Prodigue ce vieux sang, et fait place
au nouveau ;

Le coup le plus mortel s'impute à
grand service ;

On nomme piété ce cruel sacrifice ;

Et l'amour paternel qui fait agir leurs
bras

Croirait commettre un crime à n'en
commettre pas.

Médée est éloquente à leur donner
courage :

Chacune toutefois tourne ailleurs
son visage ;

Une secrète horreur condamne leur
dessein,

Et refuse leurs yeux à conduire leur
main.

Pollux

A me représenter ce tragique
spectacle,

Qui fait un parricide et promet un
miracle,

J'ai de l'horreur moi-même, et ne
puis concevoir

Qu'un esprit jusque-là se laisse
décevoir.

Jason

Ainsi mon père Eson recouvrera sa
jeunesse,

Mais oyez le surplus. Ce grand
courage cesse ;

L'épouvante les prend ; Médée en raille, et fuit.

Le jour découvre à tous les crimes de la nuit ;

Et pour vous épargner un discours inutile,

Acaste, nouveau roi, fait mutiner la ville,

Nomme Jason l'auteur de cette trahison,

Et pour venger son père assiège ma maison.

Mais j'étais déjà loin, aussi bien que Médée ;

Et ma famille enfin à Corinthe

abordée,

Nous saluons Créon, dont la
bénignité

Nous promet contre Acaste un lieu
de sûreté.

Que vous dirai-je plus ? mon
bonheur ordinaire

M'acquiert les volontés de la fille et
du père ;

Si bien que de tous deux également
chéri,

L'un me veut pour son gendre, et
l'autre pour mari.

D'un rival couronné les grandeurs
souveraines,

La majesté d'Egée, et le sceptre
d'Athènes,

N'ont rien, à leur avis, de
comparable à moi,

Et banni que je suis, je leur suis plus
qu'un roi.

Je vois trop ce bonheur, mais je le
dissimule ;

Et bien que pour Créuse un pareil feu
me brûle,

Du devoir conjugal je combats mon
amour,

Et je ne l'entretiens que pour faire
ma cour.

Acaste cependant menace d'une
guerre

Qui doit perdre Créon et dépeupler
sa terre ;

Puis, changeant tout à coup ses
résolutions,

Il propose la paix sous des
conditions.

Il demande d'abord et Jason et
Médée :

On lui refuse l'un, et l'autre est
accordée ;

Je l'empêche, on débat, et je fais
tellement,

Qu'enfin il se réduit à son

bannissement.

De nouveau je l'empêche, et Créon
me refuse ;

Et pour m'en consoler il m'offre sa
Créuse.

Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette
extrémité

Qui commettait ma vie avec ma
loyauté ?

Car sans doute à quitter l'utile pour
l'honnête,

La paix allait se faire aux dépens de
ma tête ;

Le mépris insolent des offres d'un
grand roi

Aux mains d'un ennemi livrait Médée
et moi.

Je l'eusse fait pourtant, si je n'eusse
été père :

L'amour de mes enfants m'a fait
l'âme légère ;

Ma perte était la leur ; et cet hymen
nouveau

Avec Médée et moi les tire du
tombeau :

Eux seuls m'ont fait résoudre, et la
paix s'est conclue.

Pollux

Bien que de tous côtés l'affaire

résolue

Ne laisse aucune place aux conseils
d'un ami,

Je ne puis toutefois l'approuver qu'à
demi.

Sur quoi que vous fondiez un
traitement si rude,

C'est montrer pour Médée un peu
d'ingratitude ;

Ce qu'elle a fait pour vous est mal
récompensé.

Il faut craindre après tout son
courage offensé :

Vous savez mieux que moi ce que
peuvent ses charmes.

Jason

Ce sont à sa fureur d'épouvantables
armes ;

Mais son bannissement nous en va
garantir.

Pollux

Gardez d'avoir sujet de vous en
repentir.

Jason

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est
chose faite.

Pollux

La termine le ciel comme je le
souhaite !

Permettez cependant qu'afin de
m'acquitter,

J'aille trouver le roi pour l'en
féliciter.

Jason

Je vous y conduirais, mais j'attends
ma princesse

Qui va sortir du temple.

Pollux

Adieu : l'amour vous presse,

Et je serais marri qu'un soin
officieux

Vous fît perdre pour moi des temps
si précieux.



Scène II

Jason

Depuis que mon esprit est capable de
flamme,

Jamais un trouble égal n'a confondu
mon âme.

Mon cœur, qui se partage en deux
affections,

Se laisse déchirer à mille passions.

Je dois tout à Médée, et je ne puis
sans honte

Et d'elle et de ma foi tenir si peu de
conte :

Je dois tout à Créon, et d'un si
puissant roi

Je fais un ennemi, si je garde ma foi :

Je regrette Médée, et j'adore Créuse ;

Je vois mon crime en l'une, en l'autre
mon excuse ;

Et dessus mon regret mes désirs
triomphants

Ont encor le secours du soin de mes

enfants.

Mais la princesse vient ; l'éclat d'un
tel visage

Du plus constant du monde attirerait
l'hommage,

Et semble reprocher à ma fidélité

D'avoir osé tenir contre tant de
beauté.



Scène III

Jason, Créuse, Cléone

Jason

Que votre zèle est long, et que
d'impatience

Il donne à votre amant, qui meurt en
votre absence !

Créuse

Je n'ai pas fait pourtant au ciel

beaucoup de vœux ;

Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

Jason

Et moi, puis-je espérer l'effet d'une prière

Que ma flamme tiendrait à faveur singulière ?

Au nom de notre amour, sauvez deux jeunes fruits

Que d'un premier hymen la couche m'a produits ;

Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père

Qu'ils ne soient point compris en
l'exil de leur mère ;

C'est lui seul qui bannit ces petits
malheureux,

Puisque dans les traités il n'est point
parlé d'eux.

Créuse

J'avais déjà pitié de leur tendre
innocence,

Et vous y servirai de toute ma
puissance,

Pourvu qu'à votre tour vous
m'accordiez un point

Que jusques à tantôt je ne vous dirai
point.

Jason

Dites, et quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

Créuse

Si je puis sur mon père obtenir quelque chose,

Vous le saurez après ; je ne veux rien pour rien.

Cléone

Vous pourrez au palais suivre cet entretien.

On ouvre chez Médée, ôtez-vous de sa vue ;

Vos présences rendraient sa douleur

plus émue,

Et vous seriez marris que cet esprit
jaloux

Mêlât son amertume à des plaisirs si
doux.



Scène IV

Médée

Souverains protecteurs des lois de
l'hyménée,

Dieux garants de la foi que Jason m'a
donnée,

Vous qu'il prit à témoin d'une
immortelle ardeur

Quand par un faux serment il
vainquit ma pudeur,

Voyez de quel mépris vous traitez son
parjure,

Et m'aidez à venger cette commune
injure :

S'il me peut aujourd'hui chasser
impunément,

Vous êtes sans pouvoir ou sans
ressentiment.

Et vous, troupe savante en noires
barbaries,

Filles de l'Achéron, pestes, larves,
Furies,

Fières sœurs, si jamais notre

commerce étroit

Sur vous et vos serpents me donna
quelque droit,

Sortez de vos cachots avec les mêmes
flammes

Et les mêmes tourments dont vous
gênez les âmes ;

Laissez-les quelque temps reposer
dans leurs fers ;

Pour mieux agir pour moi faites
trêve aux enfers.

Apportez-moi du fond des antres de
Mégère

La mort de ma rivale, et celle de son
père,

Et si vous ne voulez mal servir mon
courroux,

Quelque chose de pis pour mon
perfide époux :

Qu'il coure vagabond de province en
province,

Qu'il fasse lâchement la cour à
chaque prince ;

Banni de tous côtés, sans bien et
sans appui,

Accablé de frayeur, de misère,
d'ennui,

Qu'à ses plus grands malheurs aucun
ne compatisse ;

Qu'il ait regret à moi pour son
dernier supplice ;

Et que mon souvenir jusque dans le
tombeau

Attache à son esprit un éternel
bourreau.

Jason me répudie ! et qui l'aurait pu
croire ?

S'il a manqué d'amour, manque-t-il
de mémoire ?

Me peut-il bien quitter après tant de
bienfaits ?

M'ose-t-il bien quitter après tant de
forfaits ?

Sachant ce que je puis, ayant vu ce

que j'ose,

Croit-il que m'offenser ce soit si peu
de chose ?

Quoi ! mon père trahi, les éléments
forcés,

D'un frère dans la mer les membres
dispersés,

Lui font-ils présumer mon audace
épuisée ?

Lui font-ils présumer qu'à mon tour
méprisée,

Ma rage contre lui n'ait par où
s'assouvir,

Et que tout mon pouvoir se borne à
le servir ?

Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.

Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,

Je le ferai par haine ; et je veux pour le moins

Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;

Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,

S'égale aux premiers jours de notre mariage,

Et que notre union, que rompt ton changement,

Trouve une fin pareille à son commencement.

Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père

N'est que le moindre effet qui suivra ma colère ;

Des crimes si légers furent mes coups d'essai :

Il faut bien autrement montrer ce que je sai ;

Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage

Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

Mais pour exécuter tout ce que

j'entreprends,

Quels dieux me fourniront des secours assez grands ?

Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite :

Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.

Auteur de ma naissance, aussi bien que du jour,

Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,

Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,

Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place :

Accorde cette grâce à mon désir
bouillant.

Je veux choir sur Corinthe avec ton
char brûlant :

Mais ne crains pas de chute à
l'univers funeste ;

Corinthe consumé garantira le reste ;

De mon juste courroux les
implacables vœux

Dans ses odieux murs arrêteront tes
feux.

Créon en est le prince, et prend Jason
pour gendre :

C'est assez mériter d'être réduit en

cendre,

D'y voir réduit tout l'isthme, afin de
l'en punir,

Et qu'il n'empêche plus les deux
mers de s'unir.



Scène V

Médée, Nérine

Médée

Et bien ! Nérine, à quand, à quand
cet hyménée ?

En ont-ils choisi l'heure ? en sais-tu
la journée ?

N'en as-tu rien appris ? n'as-tu point
vu Jason ?

N'appréhende-t-il rien après sa trahison ?

Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre ?

S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.

Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur

De mes ressentiments peut monter la fureur.

Nérine

Modérez les bouillons de cette violence,

Et laissez déguiser vos douleurs au silence.

Quoi ! madame, est-ce ainsi qu'il faut
dissimuler ?

Et faut-il perdre ainsi des menaces en
l'air ?

Les plus ardents transports d'une
haine connue

Ne sont qu'autant d'éclairs avortés
dans la nue,

Qu'autant d'avis à ceux que vous
voulez punir,

Pour repousser vos coups, ou pour
les prévenir.

Qui peut sans s'émouvoir supporter
une offense,

Peut mieux prendre à son point le
temps de sa vengeance ;

Et sa feinte douceur, sous un appas
mortel,

Mène insensiblement sa victime à
l'autel.

Médée

Tu veux que je me taise et que je
dissimule !

Nérine, porte ailleurs ce conseil
ridicule ;

L'âme en est incapable en de
moindres malheurs,

Et n'a point où cacher de pareilles
douleurs.

Jason m'a fait trahir mon pays et
mon père,

Et me laisse au milieu d'une terre
étrangère,

Sans support, sans amis, sans
retraite, sans bien,

La fable de son peuple et la haine du
mien :

Nérine, après cela tu veux que je me
taise !

Ne dois-je point encore en témoigner
de l'aise,

De ce royal hymen souhaiter
l'heureux jour,

Et forcer tous mes soins à servir son amour ?

Nérine

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites.

Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes ;

Considérez qu'à peine un esprit plus remis

Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

Médée

L'âme doit se roidir plus elle est menacée,

Et contre la fortune aller tête
baissée,

La choquer hardiment, et sans
craindre la mort

Se présenter de front à son plus rude
effort.

Cette lâche ennemie a peur des
grands courages,

Et sur ceux qu'elle abat redouble ses
outrages.

Nérine

Que sert ce grand courage où l'on est
sans pouvoir ?

Médée

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

Nérine

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,

Pour voir en quel état le sort vous a réduite.

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :

Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

Médée

Moi,

Moi, dis-je, et c'est assez.

Nérine

Quoi ! vous seule, madame ?

Médée

Oui, tu vois en moi seule et le fer et
la flamme,

Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les
cieux,

Et le sceptre des rois, et le foudre des
dieux.

Nérine

L'impétueuse ardeur d'un courage
sensible

A vos ressentiments figure tout
possible :

Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

Médée

Mon père, qui l'était, rompit-il mes projets ?

Nérine

Non ; mais il fut surpris, et Créon se défie.

Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

Médée

Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité

D'un juste châtiment punit ma

lâcheté.

Si je n'eusse point fui pour la mort
de Pélée,

Si j'eusse tenu bon dedans la
Thessalie,

Il n'eût point vu Créuse, et cet objet
nouveau

N'eût point de notre hymen étouffé
le flambeau.

Nérine

Fuyez encor, de grâce.

Médée

Oui, je fuirai, Nérine ;

Mais, avant, de Créon on verra la

ruine.

Je brave la fortune, et toute sa
rigueur

En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le
cœur ;

Sois seulement fidèle, et sans te
mettre en peine,

Laisse agir pleinement mon savoir et
ma haine.

Nérine, *seule*.

Madame... Elle me quitte au lieu de
m'écouter,

Ces violents transports la vont
précipiter,

D'une trop juste ardeur l'inexorable
envie

Lui fait abandonner le souci de sa
vie.

Tâchons encore un coup d'en divertir
le cours.

Apaiser sa fureur, c'est conserver ses
jours.



Acte II



Scène première

Médée, Nérine

Nérine

Bien qu'un péril certain suive votre
entreprise,

Assurez-vous sur moi, je vous suis
toute acquise ;

Employez mon service aux flammes,
au poison,

Je ne refuse rien ; mais épargnez
Jason.

Votre aveugle vengeance une fois
assouvie,

Le regret de sa mort vous coûterait la
vie ;

Et les coups violents d'un rigoureux
ennui...

Médée

Cesse de m'en parler et ne crains rien
pour lui :

Ma fureur jusque-là n'oserait me
séduire ;

Jason m'a trop coûté pour le vouloir
détruire ;

Mon courroux lui fait grâce, et ma
première ardeur

Soutient son intérêt au milieu de
mon cœur.

Je crois qu'il m'aime encore, et qu'il
nourrit en l'âme

Quelques restes secrets d'une si belle
flamme,

Qu'il ne fait qu'obéir aux volontés
d'un roi

Qui l'arrache à Médée en dépit de sa
foi.

Qu'il vive, et s'il se peut, que l'ingrat
me demeure ;

Sinon, ce m'est assez que sa Créuse
meure ;

Qu'il vive cependant, et jouisse du
jour

Que lui conserve encor mon
immuable amour.

Créon seul et sa fille ont fait la
perfidie !

Eux seuls termineront toute la
tragédie ;

Leur perte achèvera cette fatale paix.

Nérine

Contenez-vous, madame ; il sort de
son palais.



Scène II

Créon, Médée, Nérine, soldats

Créon

Quoi ! je te vois encore ! Avec quelle impudence

Peux-tu, sans t'effrayer, soutenir ma présence ?

Ignorest-tu l'arrêt de ton bannissement ?

Fais-tu si peu de cas de mon commandement ?

Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil et d'audace !

Ses yeux ne sont que feu ; ses regards, que menace !

Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.

Va, purge mes Etats d'un monstre tel que toi ;

Délivre mes sujets et moi-même de crainte.

Médée

De quoi m'accuse-t-on ? Quel crime, quelle plainte

Pour mon bannissement vous donne
tant d'ardeur ?

Créon

Ah ! l'innocence même, et la même
candeur !

Médée est un miroir de vertu
signalée :

Quelle inhumanité de l'avoir exilée !

Barbare, as-tu si tôt oublié tant
d'horreurs ?

Repasse tes forfaits, repasse tes
erreurs,

Et de tant de pays nomme quelque
contrée

Dont tes méchancetés te permettent
l'entrée.

Toute la Thessalie en armes te
poursuit ;

Ton père te déteste, et l'univers te
fuit :

Me dois-je en ta faveur charger de
tant de haines,

Et sur mon peuple et moi faire
tomber tes peines ?

Va pratiquer ailleurs tes noires
actions ;

J'ai racheté la paix à ces conditions.

Médée

Lâche paix, qu'entre vous, sans
m'avoir écoutée,

Pour m'arracher mon bien vous avez
complotée !

Paix, dont le déshonneur vous
demeure éternel !

Quiconque sans l'ouïr condamne un
criminel,

Son crime eût-il cent fois mérité le
supplice,

D'un juste châtiment il fait une
injustice.

Créon

Au regard de Pélie, il fut bien mieux
traité ;

Avant que l'égorger tu l'avais
écouté ?

Médée

Écouta-t-il Jason, quand sa haine
couverte

L'envoya sur nos bords se livrer à sa
perte ?

Car comment voulez-vous que je
nomme un dessein

Au-dessus de sa force et du pouvoir
humain ?

Apprenez quelle était cette illustre
conquête,

Et de combien de morts j'ai garanti

sa tête.

Il fallait mettre au joug deux taureaux furieux ;

Des tourbillons de feux s'élançaient de leurs yeux,

Et leur maître Vulcain poussait par leur haleine

Un long embrasement dessus toute la plaine ;

Eux domptés, on entrait en de nouveaux hasards ;

Il fallait labourer les tristes champs de Mars,

Et des dents d'un serpent ensemençer leur terre,

Dont la stérilité, fertile pour la
guerre,

Produisait à l'instant des escadrons
armés

Contre la même main qui les avait
semés.

Mais, quoi qu'eût fait contre eux une
valeur parfaite,

La toison n'était pas au bout de leur
défaite :

Un dragon, enivré des plus mortels
poisons

Qu'enfantent les péchés de toutes les
saisons,

Vomissant mille traits de sa gorge
enflammée,

La gardait beaucoup mieux que toute
cette armée ;

Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil,

Ne virent abaisser sa paupière au
sommeil :

Je l'ai seule assoupi ; seule, j'ai par
mes charmes

Mis au joug les taureaux, et défait les
gendarmes.

Si lors à mon devoir mon désir limité

Eût conservé ma gloire et ma fidélité,

Si j'eusse eu de l'horreur de tant

d'énormes fautes,

Que devenait Jason, et tous vos
Argonautes ?

Sans moi, ce vaillant chef, que vous
m'avez ravi,

Fût péri le premier, et tous l'auraient
suivi.

Je ne me repens point d'avoir par
mon adresse

Sauvé le sang des dieux et la fleur de
la Grèce :

Zéthès, et Calais, et Pollux, et
Castor,

Et le charmant Orphée, et le sage
Nestor,

Tous vos héros enfin tiennent de moi
la vie ;

Je vous les verrai tous posséder sans
envie :

Je vous les ai sauvés, je vous les cède
tous ;

Je n'en veux qu'un pour moi, n'en
soyez point jaloux.

Pour de si bons effets laissez-moi
l'infidèle :

Il est mon crime seul, si je suis
criminelle ;

Aimer cet inconstant, c'est tout ce
que j'ai fait :

Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.

Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime,

Que me faire coupable et jouir de mon crime ?

Créon

Va te plaindre à Colchos.

Médée

Le retour m'y plaira.

Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira :

Je suis prête à partir sous la même conduite

Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.

O d'un injuste affront les coups les plus cruels !

Vous faites différence entre deux criminels !

Vous voulez qu'on l'honore, et que de deux complices

L'un ait votre couronne, et l'autre des supplices !

Créon

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien.

Ton Jason, pris à part, est trop homme de bien :

Le séparant de toi, sa défense est facile ;

Jamais il n'a trahi son père ni sa ville ;

Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains ;

Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins ;

Son crime, s'il en a, c'est de t'avoir pour femme.

Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flamme ;

Rends-lui son innocence en t'éloignant de nous ;

Porte en d'autres climats ton
insolent courroux ;

Tes herbes, tes poisons, ton cœur
impitoyable,

Et tout ce qui jamais a fait Jason
coupable.

Médée

Peignez mes actions plus noires que
la nuit ;

Je n'en ai que la honte, il en a tout le
fruit ;

Ce fut en sa faveur que ma savante
audace

Immola son tyran par les mains de sa
race ;

Joignez-y mon pays et mon frère : il
suffit

Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à
son profit.

Mais vous les saviez tous quand vous
m'avez reçue ;

Votre simplicité n'a point été déçue :

En ignoriez-vous un quand vous
m'avez promis

Un rempart assuré contre mes
ennemis ?

Ma main, saignante encor du meurtre
de Pélie,

Soulevait contre moi toute la

Thessalie,

Quand votre cœur, sensible à la
compassion,

Malgré tous mes forfaits, prit ma
protection.

Si l'on me peut depuis imputer
quelque crime,

C'est trop peu que l'exil, ma mort est
légitime :

Sinon, à quel propos me traitez-vous
ainsi ?

Je suis coupable ailleurs, mais
innocente ici.

Créon

Je ne veux plus ici d'une telle
innocence,

Ni souffrir en ma cour ta fatale
présence.

Va...

Médée

Dieux justes, vengeurs...

Créon

Va, dis-je, en d'autres lieux

Par tes cris importuns solliciter les
dieux.

Laisse-nous tes enfants : je serais
trop sévère,

Si je les punissais des crimes de leur

mère ;

Et bien que je le pusse avec juste
raison,

Ma fille les demande en faveur de
Jason.

Médée

Barbare humanité, qui m'arrache à
moi-même,

Et feint de la douceur pour m'ôter ce
que j'aime !

Si Jason et Créuse ainsi l'ont
ordonné,

Qu'ils me rendent le sang que je leur
ai donné.

Créon

Ne me réplique plus, suis la loi qui t'est faite ;

Prépare ton départ, et pense à ta retraite.

Pour en délibérer, et choisir le quartier,

De grâce ma bonté te donne un jour entier.

Médée

Quelle grâce !

Créon

Soldats, remettez-la chez elle ;

Sa contestation deviendrait éternelle.

(Médée rentre, et Créon continue.)

Quel indomptable esprit ! quel
arrogant maintien

Accompagnait l'orgueil d'un si long
entretien !

A-t-elle rien fléchi de son humeur
altière ?

A-t-elle pu descendre à la moindre
prière ?

Et le sacré respect de ma condition

En a-t-il arraché quelque
soumission ?



Scène III

Créon, Jason, Créuse, Cléone,
soldats

Créon

Te voilà sans rivale, et mon pays
sans guerres,

Ma fille : c'est demain qu'elle sort de
nos terres.

Nous n'avons désormais que
craindre de sa part ;

Acaste est satisfait d'un si proche
départ ;

Et si tu peux calmer le courage
d'Egée,

Qui voit par notre choix son ardeur
négligée,

Fais état que demain nous assure à
jamais

Et dedans et dehors une profonde
paix.

Créuse

Je ne crois pas, seigneur, que ce
vieux roi d'Athènes,

Voyant aux mains d'autrui le fruit de
tant de peines,

Mêle tant de faiblesse à son
ressentiment,

Que son premier courroux se dissipe
aisément.

J'espère toutefois qu'avec un peu
d'adresse

Je pourrai le résoudre à perdre une
maîtresse

Dont l'âge peu sortable et
l'inclination

Répondaient assez mal à son
affection.

Jason

Il doit vous témoigner par son

obéissance

Combien sur son esprit vous avez de
puissance ;

Et s'il s'obstine à suivre un injuste
courroux,

Nous saurons, ma princesse, en
rabattre les coups ;

Et nos préparatifs contre la
Thessalie

Ont trop de quoi punir sa flamme et
sa folie.

Créon

Nous n'en viendrons pas là : regarde
seulement

A le payer d'estime et de remerciement.

Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie ;

Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie :

Mais le trône soutient la majesté des rois

Au-dessus du mépris, comme au-dessus des lois.

On doit toujours respect au sceptre, à la couronne.

Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne ;

Je saurai l'apaiser avec facilité,

Si tu ne te défends qu'avec civilité.



Scène IV

Jason, Créuse, Cléone

Jason

Que ne vous dois-je point pour cette
préférence,

Où mes désirs n'osaient porter mon
espérance !

C'est bien me témoigner un amour
infini,

De mépriser un roi pour un pauvre
banni !

A toutes ses grandeurs préférer ma
misère !

Tourner en ma faveur les volontés
d'un père !

Garantir mes enfants d'un exil
rigoureux !

Créuse

Qu'a pu faire de moindre un courage
amoureux ?

La fortune a montré dedans votre
naissance

Un trait de son envie, ou de son
impuissance ;

Elle devait un sceptre au sang dont
vous naissez,

Et sans lui vos vertus le méritaient
assez.

L'amour, qui n'a pu voir une telle
injustice,

Supplée à son défaut, ou punit sa
malice,

Et vous donne, au plus fort de vos
adversités,

Le sceptre que j'attends, et que vous
méritez.

La gloire m'en demeure ; et les races
futures,

Comptant notre hyménée entre vos
aventures,

Vanteront à jamais mon amour
généreux,

Qui d'un si grand héros rompt le sort
malheureux.

Après tout, cependant, riez de ma
faiblesse ;

Prête de posséder le phénix de la
Grèce,

La fleur de nos guerriers, le sang de
tant de dieux,

La robe de Médée a donné dans mes
yeux ;

Mon caprice, à son lustre attachant

mon envie,

Sans elle trouve à dire au bonheur de
ma vie ;

C'est ce qu'ont prétendu mes
desseins relevés,

Pour le prix des enfants que je vous
ai sauvés.

Jason

Que ce prix est léger pour un si bon
office !

Il y faut toutefois employer
l'artifice :

Ma jalouse en fureur n'est pas femme
à souffrir

Que ma main l'en dépouille afin de
vous l'offrir ;

Des trésors dont son père épuise la
Scythie,

C'est tout ce qu'elle a pris quand elle
en est sortie.

Créuse

Qu'elle a fait un beau choix ! jamais
éclat pareil

Ne sema dans la nuit les clartés du
soleil ;

Les perles avec l'or confusément
mêlées,

Mille pierres de prix sur ses bords
étalées,

D'un mélange divin éblouissent les yeux ;

Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.

Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,

Je ne fis plus d'état de la toison dorée ;

Et dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,

J'en eus presque envie aussitôt que de vous.

Pour apaiser Médée et réparer sa perte,

L'épargne de mon père entièrement
ouverte

Lui met à l'abandon tous les trésors
du roi,

Pourvu que cette robe et Jason soient
à moi.

Jason

N'en doutez point, ma reine, elle
vous est acquise.

Je vais chercher Nérine, et par son
entremise

Obtenir de Médée avec dextérité

Ce que refuserait son courage irrité.

Pour elle, vous savez que j'en fuis les

approches,

J'aurais peine à souffrir l'orgueil de
ses reproches ;

Et je me connais mal, ou dans notre
entretien

Son courroux s'allumant allumerait
le mien.

Je n'ai point un esprit complaisant à
sa rage,

Jusques à supporter sans réplique un
outrage ;

Et ce seraient pour moi d'éternels
déplaisirs

De reculer par là l'effet de vos désirs.

Mais sans plus de discours, d'une
maison voisine

Je vais prendre le temps que sortira
Nérine.

Souffrez, pour avancer votre
contentement,

Que malgré mon amour je vous
quitte un moment.

Cléone

Madame, j'aperçois venir le roi
d'Athènes.

Créuse

Allez donc, votre vue augmenterait
ses peines.

Cléone

Souvenez-vous de l'air dont il le faut
traiter.

Créuse

Ma bouche accortement saura s'en
acquitter.



Scène V

Egée, Créuse, Cléone

Egée

Sur un bruit qui m'étonne, et que je
ne puis croire,

Madame, mon amour, jaloux de votre
gloire,

Vient savoir s'il est vrai que vous
soyez d'accord,

Par un honteux hymen, de l'arrêt de
ma mort.

Votre peuple en frémit, votre cour en
murmure ;

Et tout Corinthe enfin s'impute à
grande injure

Qu'un fugitif, un traître, un
meurtrier de rois,

Lui donne à l'avenir des princes et
des lois ;

Il ne peut endurer que l'horreur de la
Grèce

Pour prix de ses forfaits épouse sa
princesse,

Et qu'il faille ajouter à vos titres

d'honneur :

« Femme d'un assassin et d'un
empoisonneur. »

Créuse

Laissez agir, grand roi, la raison sur
votre âme,

Et ne le chargez point des crimes de
sa femme.

J'épouse un malheureux, et mon père
y consent,

Mais prince, mais vaillant, et surtout
innocent.

Non pas que je ne faille en cette
préférence ;

De votre rang au sien je sais la
différence :

Mais si vous connaissez l'amour et
ses ardeurs,

Jamais pour son objet il ne prend les
grandeurs ;

Avouez que son feu n'en veut qu'à la
personne,

Et qu'en moi vous n'aimiez rien
moins que ma couronne.

Souvent je ne sais quoi qu'on ne peut
exprimer

Nous surprend, nous emporte, et
nous force d'aimer ;

Et souvent, sans raison, les objets de

nos flammes

Frappent nos yeux ensemble et
saisissent nos âmes.

Ainsi nous avons vu le souverain des
dieux,

Au mépris de Junon, aimer en ces
bas lieux,

Vénus quitter son Mars et négliger sa
prise,

Tantôt pour Adonis, et tantôt pour
Anchise ;

Et c'est peut-être encore avec moins
de raison

Que, bien que vous m'aimiez, je me
donne à Jason.

D'abord dans mon esprit vous eûtes
ce partage :

Je vous estimai plus, et l'aimai
davantage.

Egée

Gardez ces compliments pour de
moins enflammés,

Et ne m'estimez point qu'autant que
vous m'aimez.

Que me sert cet aveu d'une erreur
volontaire ?

Si vous croyez faillir, qui vous force
à le faire ?

N'accusez point l'amour ni son

aveuglement ;

Quand on connaît sa faute, on
manque doublement.

Créuse

Puis donc que vous trouvez la
mienne inexcusable,

Je ne veux plus, seigneur, me
confesser coupable.

L'amour de mon pays et le bien de
l'Etat

Me défendaient l'hymen d'un si
grand potentat.

Il m'eût fallu soudain vous suivre en
vos provinces,

Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes.

Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil ;

Que me sert son éclat ? et que me donne-t-il ?

M'élève-t-il d'un rang plus haut que souveraine ?

Et sans le posséder ne me vois-je pas reine ?

Grâces aux immortels, dans ma condition

J'ai de quoi m'assouvir de cette ambition :

Je ne veux point changer mon sceptre

contre un autre ;

Je perdrais ma couronne en
acceptant la vôtre.

Corinthe est bon sujet, mais il veut
voir son roi,

Et d'un prince éloigné rejetterait la
loi.

Joignez à ces raisons qu'un père un
peu sur l'âge,

Dont ma seule présence adoucit le
veuvage,

Ne saurait se résoudre à séparer de
lui

De ses débiles ans l'espérance et
l'appui,

Et vous reconnaîtrez que je ne vous préfère

Que le bien de l'Etat, mon pays et mon père.

Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux ;

Mais comme ces raisons font peu d'effet sur vous,

Afin de redonner le repos à votre âme,

Souffrez que je vous quitte.

Egée, *seul*.

Allez, allez, madame,

Etaler vos appas et vanter vos

mépris

A l'infâme sorcier qui charme vos esprits.

De cette indignité faites un mauvais conte ;

Riez de mon ardeur, riez de votre honte ;

Favorisez celui de tous vos courtisans

Qui raillera le mieux le déclin de mes ans ;

Vous jouirez fort peu d'une telle insolence ;

Mon amour outragé court à la violence ;

Mes vaisseaux à la rade, assez
proches du port,

N'ont que trop de soldats à faire un
coup d'effort.

La jeunesse me manque, et non pas le
courage :

Les rois ne perdent point les forces
avec l'âge ;

Et l'on verra, peut-être avant ce jour
fini,

Ma passion vengée, et votre orgueil
puni.



Acte III



Scène première



ÉRINE

Malheureux instrument
du malheur qui nous
presse,

Que j'ai pitié de toi,
déplorable princesse !

Avant que le soleil ait fait encore un
tour,

Ta perte inévitable achève ton

amour.

Ton destin te trahit, et ta beauté
fatale

Sous l'appas d'un hymen t'expose à
ta rivale ;

Ton sceptre est impuissant à vaincre
son effort ;

Et le jour de sa fuite est celui de ta
mort.

Sa vengeance à la main elle n'a qu'à
résoudre,

Un mot du haut des cieux fait
descendre le foudre,

Les mers, pour noyer tout,
n'attendent que sa loi ;

La terre offre à s'ouvrir sous le
palais du roi ;

L'air tient les vents tout prêts à
suivre sa colère,

Tant la nature esclave a peur de lui
déplaire ;

Et si ce n'est assez de tous les
éléments,

Les enfers vont sortir à ses
commandements.

Moi, bien que mon devoir m'attache
à son service,

Je lui prête à regret un silence
complice ;

D'un louable désir mon cœur
sollicité

Lui ferait avec joie une infidélité :

Mais loin de s'arrêter, sa rage
découverte,

A celle de Créuse ajouterait ma
perte ;

Et mon funeste avis ne servirait de
rien

Qu'à confondre mon sang dans les
bouillons du sien.

D'un mouvement contraire à celui de
mon âme,

La crainte de la mort m'ôte celle du
blâme ;

Et ma timidité s'efforce d'avancer

Ce que hors du péril je voudrais
traverser.



Scène II

Jason, Nérine

Jason

Nérine, eh bien, que dit, que fait
notre exilée ?

Dans ton cher entretien s'est-elle
consolée ?

Veut-elle bien céder à la nécessité ?

Nérine

Je trouve en son chagrin moins
d'animosité ;

De moment en moment son âme plus
humaine

Abaisse sa colère, et rabat de sa
haine :

Déjà son déplaisir ne vous veut plus
de mal.

Jason

Fais-lui prendre pour tous un
sentiment égal.

Toi, qui de mon amour connaissais la
tendresse,

Tu peux connaître aussi quelle
douleur me presse.

Je me sens déchirer le cœur à son
départ :

Créuse en ses malheurs prend même
quelque part,

Ses pleurs en ont coulé ; Créon
même soupire,

Lui préfère à regret le bien de son
empire

Et si dans son adieu son cœur moins
irrité

En voulait mériter la libéralité ;

Si jusque-là Médée apaisait ses
menaces,

Qu'elle eût soin de partir avec ses

bonnes grâces,

Je sais (comme il est bon) que ses
trésors ouverts

Lui seraient sans réserve entièrement
offerts,

Et malgré les malheurs où le sort l'a
réduite,

Soulageraient sa peine et
soutiendraient sa fuite.

Nérine

Puisqu'il faut se résoudre à ce
bannissement,

Il faut en adoucir le mécontentement.

Cette offre y peut servir ; et par elle

j'espère,

Avec un peu d'adresse, apaiser sa
colère

Mais, d'ailleurs, toutefois n'attendez
rien de moi,

S'il faut prendre congé de Créuse et
du roi ;

L'objet de votre amour et de sa
jalousie

De toutes ses fureurs l'aurait tôt
ressaisie.

Jason

Pour montrer sans les voir son
courage apaisé,

Je te dirai, Nérine, un moyen fort
aisé ;

Et de si longue main je connais ta
prudence,

Que je t'en fais sans peine entière
confiance.

Créon bannit Médée, et ses ordres
précis

Dans son bannissement
enveloppaient ses fils :

La pitié de Créuse a tant fait vers
son père,

Qu'ils n'auront point de part au
malheur de leur mère.

Elle lui doit par eux quelque

remerciement ;

Qu'un présent de sa part suive leur
compliment :

Sa robe, dont l'éclat sied mal à sa
fortune,

Et n'est à son exil qu'une charge
importune,

Lui gagnerait le cœur d'un prince
libéral,

Et de tous ses trésors l'abandon
général.

D'une vaine parure, inutile à sa
peine,

Elle peut acquérir de quoi faire la
reine :

Créuse, ou je me trompe, en a
quelque désir,

Et je ne pense pas qu'elle pût mieux
choisir.

Mais la voici qui sort ; souffre que je
l'évite :

Ma rencontre la trouble, et mon
aspect l'irrite.



Scène III

Médée, Jason, Nérine

Médée

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux.

C'est à moi d'en partir : recevez mes adieux.

Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose ;

Sa rigueur n'a pour moi de nouveau
que sa cause.

C'est pour vous que j'ai fui, c'est
vous qui me chassez.

Où me renvoyez-vous, si vous me
bannissez ?

Irai-je sur le Phage, où j'ai trahi mon
père,

Apaiser de mon sang les mânes de
mon frère ?

Irai-je en Thessalie, où le meurtre
d'un roi

Pour victime aujourd'hui ne
demande que moi ?

Il n'est point de climat dont mon

amour fatale

N'ait acquis à mon nom la haine
générale ;

Et ce qu'ont fait pour vous mon
savoir et ma main

M'a fait un ennemi de tout le genre
humain.

Ressouviens-t'en, ingrat ; remets-toi
dans la plaine

Que ces taureaux affreux brûlaient
de leur haleine ;

Revois ce champ guerrier dont les
sacrés sillons

Elevaient contre toi de soudains
bataillons ;

Ce dragon qui jamais n'eut les
paupières closes

Et lors préfère-moi Créuse, si tu
l'oses.

Qu'ai-je épargné depuis qui fût en
mon pouvoir ?

Ai-je auprès de l'amour écouté mon
devoir ?

Pour jeter un obstacle à l'ardente
poursuite

Dont mon père en fureur touchait
déjà ta fuite,

Semai-je avec regret mon frère par
morceaux ?

A ce funeste objet épandu sur les
eaux,

Mon père trop sensible aux droits de
la nature,

Quitta tous autres soins que de sa
sépulture ;

Et par ce nouveau crime émouvant sa
pitié,

J'arrêtai les effets de son inimitié.

Prodigue de mon sang, honte de ma
famille,

Aussi cruelle sœur que déloyale fille,

Ces titres glorieux plaisaient à mes
amours ;

Je les pris sans horreur pour
conserver tes jours.

Alors, certes, alors mon mérite était
rare ;

Tu n'étais point honteux d'une
femme barbare.

Quand à ton père usé je rendis la
vigueur,

J'avais encor tes vœux, j'étais encor
ton cœur ;

Mais cette affection mourant avec
Pélie,

Dans le même tombeau se vit
ensevelie :

L'ingratitude en l'âme et l'impudence

au front,

Une Scythe en ton lit te fut lors un
affront ;

Et moi, que tes désirs avaient tant
souhaitée,

Le dragon assoupi, la toison
emportée,

Ton tyran massacré, ton père
rajeuni,

Je devins un objet digne d'être banni.

Tes desseins achevés, j'ai mérité ta
haine,

Il t'a fallu sortir d'une honteuse
chaîne,

Et prendre une moitié qui n'a rien
plus que moi,

Que le bandeau royal que j'ai quitté
pour toi.

Jason

Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans
mon âme,

Et voir les purs motifs de ma
nouvelle flamme !

Les tendres sentiments d'un amour
paternel

Pour sauver mes enfants me rendent
criminel,

Si l'on peut nommer crime un
malheureux divorce,

Où le soin que j'ai d'eux me réduit et
me force.

Toi-même, furieuse, ai-je peu fait
pour toi

D'arracher ton trépas aux
vengeances d'un roi ?

Sans moi ton insolence allait être
punie ;

A ma seule prière on ne t'a que
bannie.

C'est rendre la pareille à tes grands
coups d'effort :

Tu m'as sauvé la vie, et j'empêche ta
mort.

Médée

On ne m'a que bannie ! ô bonté
souveraine !

C'est donc une faveur, et non pas une
peine !

Je reçois une grâce au lieu d'un
châtiment !

Et mon exil encor doit un
remerciement !

Ainsi l'avare soif du brigand
assouvie,

Il s'impute à pitié de nous laisser la
vie ;

Quand il n'égorge point, il croit nous
pardonner,

Et ce qu'il n'ôte pas, il pense le donner.

Jason

Tes discours, dont Créon de plus en plus s'offense,

Le forceraient enfin à quelque violence.

Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis :

Les rois ne sont jamais de faibles ennemis.

Médée

A travers tes conseils je vois assez ta ruse ;

Ce n'est là m'en donner qu'en faveur
de Créuse.

Ton amour, déguisé d'un soin
officieux,

D'un objet importun veut délivrer
ses yeux.

Jason

N'appelle point amour un change
inévitable,

Où Créuse fait moins que le sort qui
m'accable.

Médée

Peux-tu bien, sans rougir, désavouer
tes feux ?

Jason

Eh bien, soit ; ses attraits captivent
tous mes vœux :

Toi, qu'un amour furtif souilla de
tant de crimes,

M'oses-tu reprocher des ardeurs
légitimes ?

Médée

Oui, je te les reproche, et de plus...

Jason

Quels forfaits ?

Médée

La trahison, le meurtre, et tous ceux
que j'ai faits.

Jason

Il manque encor ce point à mon sort
déplorable,

Que de tes cruautés on me fasse
coupable.

Médée

Tu présumes en vain de t'en mettre à
couvert ;

Celui-là fait le crime à qui le crime
sert.

Que chacun, indigné contre ceux de
ta femme,

La traite en ses discours de méchante
et d'infâme,

Toi seul, dont ses forfaits ont fait
tout le bonheur,

Tiens-la pour innocente et défends
son honneur.

Jason

J'ai honte de ma vie, et je hais son
usage,

Depuis que je la dois aux effets de ta
rage.

Médée

La honte généreuse, et la haute
vertu !

Puisque tu la hais tant, pourquoi la
gardes-tu ?

Jason

Au bien de nos enfants, dont l'âge
faible et tendre

Contre tant de malheurs ne saurait se
défendre :

Deviens en leur faveur d'un naturel
plus doux.

Médée

Mon âme à leur sujet redouble son
courroux,

Faut-il ce déshonneur pour comble à
mes misères,

Qu'à mes enfants Créuse enfin donne
des frères ?

Tu vas mêler, impie, et mettre en
rang pareil

Des neveux de Sisyphe avec ceux du
Soleil !

Jason

Leur grandeur soutiendra la fortune
des autres ;

Créuse et ses enfants conserveront
les nôtres.

Médée

Je l'empêcherai bien ce mélange
odieux,

Qui déshonore ensemble et ma race
et les dieux.

Jason

Lassés de tant de maux, cédon's à la fortune.

Médée

Ce corps n'enferme pas une âme si commune ;

Je n'ai jamais souffert qu'elle me fît la loi,

Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

Jason

La peur que j'ai d'un sceptre...

Médée

Ah ! cœur rempli de feinte,

Tu masques tes désirs d'un faux titre
de crainte ;

Un sceptre est l'objet seul qui fait
ton nouveau choix.

Jason

Veux-tu que je m'expose aux haines
de deux rois

Et que mon imprudence attire sur
nos têtes,

D'un et d'autre côté, de nouvelles
tempêtes ?

Médée

Fuis-les, fuis-les tous deux, suis
Médée à ton tour,

Et garde au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

Jason

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile

Contre deux rois aigris de trouver un asile.

Qui leur résistera, s'ils viennent à s'unir ?

Médée

Qui me résistera, si je te veux punir,

Déloyal ? Auprès d'eux crains-tu si peu Médée ?

Que toute leur puissance, en armes

débordée,

Dispute contre moi ton cœur qu'ils
m'ont surpris,

Et ne sois du combat que le juge et le
prix !

Joins-leur, si tu le veux, mon père et
la Scythie,

En moi seule ils n'auront que trop
forte partie.

Bornes-tu mon pouvoir à celui des
humains ?

Contr'eux, quand il me plaît, j'arme
leurs propres mains ;

Tu le sais, tu l'as vu, quand ces fils
de la Terre

Par leurs coups mutuels terminèrent
leur guerre.

Misérable ! je puis adoucir des
taureaux ;

La flamme m'obéit, et je commande
aux eaux ;

L'enfer tremble, et les cieux, sitôt que
je les nomme,

Et je ne puis toucher les volontés
d'un homme !

Je t'aime encor, Jason, malgré ta
lâcheté ;

Je ne m'offense plus de ta légèreté :

Je sens à tes regards décroître ma

colère ;

De moment en moment ma fureur se
modère ;

Et je cours sans regret à mon
bannissement,

Puisque j'en vois sortir ton
établissement.

Je n'ai plus qu'une grâce à demander
ensuite :

Souffre que mes enfants
accompagnent ma fuite ;

Que je t'admire encore en chacun de
leurs traits,

Que je t'aime et te baise en ces petits
portraits ;

Et que leur cher objet, entretenant
ma flamme,

Te présente à mes yeux aussi bien
qu'à mon âme.

Jason

Ah ! reprends ta colère, elle a moins
de rigueur.

M'enlever mes enfants, c'est
m'arracher le cœur ;

Et Jupiter tout prêt à m'écraser du
foudre,

Mon trépas à la main, ne pourrait
m'y résoudre.

C'est pour eux que je change ; et la

Parque, sans eux,

Seule de notre hymen pourrait
rompre les nœuds.

Médée

Cet amour paternel, qui te fournit
d'excuses,

Me fait souffrir aussi que tu me les
refuses,

Je ne t'en presse plus ; et prête à me
bannir,

Je ne veux plus de toi qu'un léger
souvenir.

Jason

Ton amour vertueux fait ma plus

grande gloire ;

Ce serait me trahir qu'en perdre la
mémoire :

Et le mien envers toi, qui demeure
éternel,

T'en laisse en cet adieu le serment
solennel.

Puissent briser mon chef les traits
les plus sévères

Que lancent des grands dieux les
plus âpres colères ;

Qu'ils s'unissent ensemble afin de
me punir,

Si je ne perds la vie avant ton
souvenir !



Scène IV

Médée, Nérine

Médée

J'y donnerai bon ordre ; il est en ta
puissance

D'oublier mon amour, mais non pas
ma vengeance ;

Je la saurai graver en tes esprits
glacés

Par des coups trop profonds pour en être effacés.

Il aime ses enfants, ce courage inflexible :

Son faible est découvert ; par eux il est sensible,

Par eux mon bras, armé d'une juste rigueur,

Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

Nérine

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles ;

N'avancez point par là vos propres funérailles :

Contre un sang innocent pourquoi
vous irriter,

Si Créuse en vos lacs se vient
précipiter ?

Elle-même s'y jette, et Jason vous la
livre.

Médée

Tu flattes mes désirs.

Nérine

Que je cesse de vivre,

Si ce que je vous dis n'est pure
vérité !

Médée

Ah ! ne me tiens donc plus l'âme en perplexité !

Nérine

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,

Et du palais du roi découvre notre joie :

Un dessein éventé succède rarement.

Médée

Rentrons donc, et mettons nos secrets sûrement.



Acte IV



Scène première

Médée, Nérine

Médée, seule dans sa grotte magique.

C'est trop peu de Jason que ton œil
me dérobe,

C'est trop peu de mon lit, tu veux
encor ma robe,

Rivale insatiable ; et c'est encor trop
peu,

Si, la force à la main, tu l'as sans
mon aveu ;

Il faut que par moi-même elle te soit
offerte,

Que perdant mes enfants, j'achète
encor leur perte ;

Il en faut un hommage à tes divins
attraits,

Et des remerciements au vol que tu
me fais.

Tu l'auras ; mon refus serait un
nouveau crime :

Mais je t'en veux parer pour être ma
victime,

Et sous un faux semblant de

libéralité,

Soûler, et ma vengeance, et ton avidité.

Le charme est achevé, tu peux entrer, Nérine.

(Nérine entre, et Médée continue.)

Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine :

Vois combien de serpents à mon commandement

D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,

Et contraints d'obéir à mes charmes funestes,

Ont sur ce don fatal vomis toutes
leurs pestes.

L'amour à tous mes sens ne fut
jamais si doux

Que ce triste appareil à mon esprit
jaloux.

Ces herbes ne sont pas d'une vertu
commune ;

Moi-même en les cueillant je fis pâlir
la lune,

Quand, les cheveux flottants, le bras
et le pied nu,

J'en dépouillai jadis un climat
inconnu.

Vois mille autres venins : cette

liqueur épaisse

Mêle du sang de l'hydre avec celui de
Nesse ;

Python eut cette langue ; et ce
plumage noir

Est celui qu'une harpie en fuyant
laissa choir ;

Par ce tison Althée assouvit sa
colère,

Trop pitoyable sœur et trop cruelle
mère ;

Ce feu tomba du ciel avecque
Phaéthon,

Cet autre vient des flots du pierreux
Phlégéthon ;

Et celui-ci jadis remplit en nos
contrées

Des taureaux de Vulcain les gorges
ensoufrées.

Enfin, tu ne vois là poudres, racines,
eaux,

Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille
tombeaux ;

Ce présent déceptif a bu toute leur
force,

Et bien mieux que mon bras vengera
mon divorce.

Mes tyrans par leur perte
apprendront que jamais...

Mais d'où vient ce grand bruit que
j'entends au palais ?

Nérine

Du bonheur de Jason et du malheur
d'Egée :

Madame, peu s'en faut, qu'il ne vous
ait vengée.

Ce généreux vieillard, ne pouvant
supporter

Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il
croit mériter,

Et que sur sa couronne et sa
persévérance

L'exil de votre époux ait eu la
préférence,

A tâché par la force à repousser
l'affront

Que ce nouvel hymen lui porte sur le
front.

Comme cette beauté, pour lui toute
de glace,

Sur les bords de la mer contemplait
la bonace,

Il la voit mal suivie, et prend un si
beau temps

A rendre ses désirs et les vôtres
contents.

De ses meilleurs soldats une troupe
choisie

Enferme la princesse, et sert sa
jalousie ;

L'effroi qui la surprend la jette en
pâmoison ;

Et tout ce qu'elle peut, c'est de
nommer Jason.

Ses gardes à l'abord font quelque
résistance,

Et le peuple leur prête une faible
assistance ;

Mais l'obstacle léger de ces débiles
cœurs

Laissait honteusement Créuse à leurs
vainqueurs :

Déjà presque en leur bord elle était

enlevée...

Médée

Je devine la fin, mon traître l'a sauvée.

Nérine

Oui, madame, et de plus Egée est prisonnier ;

Votre époux à son myrte ajoute ce laurier :

Mais apprenez comment.

Médée

N'en dis pas davantage :

Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage ;

Il suffit que son bras a travaillé pour nous,

Et rend une victime à mon juste courroux.

Nérine, mes douleurs auraient peu d'allégeance,

Si cet enlèvement l'ôtait à ma vengeance ;

Pour quitter son pays en est-on malheureux ?

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux ;

Elle aurait trop d'honneur de n'avoir que ma peine,

Et de verser des pleurs pour être

deux fois reine.

Tant d'invisibles feux enfermés dans
ce don,

Que d'un titre plus vrai j'appelle ma
rançon,

Produiront des effets bien plus doux
à ma haine.

Nérine

Par là vous vous vengez, et sa perte
est certaine :

Mais contre la fureur de son père
irrité

Où pensez-vous trouver un lieu de
sûreté ?

Médée

Si la prison d'Egée a suivi sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je
m'ouvre une retraite,
Et que ses fers brisés, malgré leurs
attentats,
A ma protection engagent ses Etats.

Dépêche seulement, et cours vers ma
rivale

Lui porter de ma part cette robe
fatale :

Mène-lui mes enfants, et fais-les, si
tu peux,

Présenter par leur père à l'objet de

ses vœux.

Nérine

Mais, madame, porter cette robe
empestée,

Que de tant de poisons vous avez
infectée,

C'est pour votre Nérine un trop
funeste emploi :

Avant que sur Créuse ils agiraient
sur moi.

Médée

Ne crains pas leur vertu, mon charme
la modère,

Et lui défend d'agir que sur elle et

son père ;

Pour un si grand effet prends un
cœur plus hardi,

Et sans me répliquer, fais ce que je te
di.



Scène II

Créon, Pollux, *soldats*

Créon

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite

Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.

Invincible héros, c'est à votre secours

Que je dois désormais le bonheur de
mes jours ;

C'est vous seul aujourd'hui dont la
main vengeresse

Rend à Créon sa fille, à Jason sa
maîtresse,

Met Egée en prison et son orgueil à
bas,

Et fait mordre la terre à ses meilleurs
soldats,

Pollux

Grand roi, l'heureux succès de cette
délivrance

Vous est beaucoup mieux dû qu'à
mon peu de vaillance :

C'est vous seul et Jason, dont les
bras indomptés

Portaient avec effroi la mort de tous
côtés ;

Pareils à deux lions dont l'ardente
furie

Dépeuple en un moment toute une
bergerie.

L'exemple glorieux de vos faits plus
qu'humains

Echauffait mon courage et conduisait
mes mains :

J'ai suivi, mais de loin, des actions si
belles,

Qui laissaient à mon bras tant
d'illustres modèles.

Pourrait-on reculer en combattant
sous vous,

Et n'avoir point de cœur à seconder
vos coups ?

Créon

Votre valeur, qui souffre en cette
repartie,

Ote toute croyance à votre modestie :

Mais puisque le refus d'un honneur
mérité

N'est pas un petit trait de générosité,

Je vous laisse en jouir. Auteur de la

victoire,

Ainsi qu'il vous plaira, départez-en
la gloire ;

Comme elle est votre bien, vous
pouvez la donner.

Que prudemment les dieux savent
tout ordonner !

Voyez, brave guerrier, comme votre
arrivée

Au jour de nos malheurs se trouve
réservée,

Et qu'au point que le sort osait nous
menacer,

Ils nous ont envoyé de quoi le
terrasser.

Digne sang de leur roi, demi-dieu
magnanime,

Dont la vertu ne peut recevoir trop
d'estime,

Qu'avons-nous plus à craindre ? et
quel destin jaloux,

Tant que nous vous aurons, s'osera
prendre à nous ?

Pollux

Appréhendez pourtant, grand prince,

Créon

Et quoi ?

Pollux

Médée,

Qui par vous de son lit se voit
dépossédée.

Je crains qu'il ne vous soit malaisé
d'empêcher

Qu'un gendre valeureux ne vous
coûte bien cher.

Après l'assassinat d'un monarque et
d'un frère,

Peut-il être de sang qu'elle épargne
ou révère ?

Accoutumée au meurtre, et savante
en poison,

Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir
Jason ;

Et ne présumez pas, quoi que Jason
vous die,

Que pour le conserver elle soit moins
hardie.

Créon

C'est de quoi mon esprit n'est plus
inquiété ;

Par son bannissement j'ai fait ma
sûreté ;

Elle n'a que fureur et que vengeance
en l'âme,

Mais, en si peu de temps, que peut
faire une femme ?

Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à

son départ.

Pollux

C'est peu pour une femme, et
beaucoup pour son art ;

Sur le pouvoir humain ne réglez pas
les charmes.

Créon

Quelques puissants qu'ils soient, je
n'en ai point d'alarmes ;

Et quand bien ce délai devrait tout
hasarder,

Ma parole est donnée, et je la veux
garder.



Scène III

Créon, Pollux, Cléone

Créon

Que font nos deux amants, Cléone ?

Cléone

La princesse,

Seigneur, près de Jason reprend son
allégresse ;

Et ce qui sert beaucoup à son

contentement,

C'est de voir que Médée est sans
ressentiment.

Créon

Et quel dieu si propice a calmé son
courage ?

Cléone

Jason, et ses enfants, qu'elle vous
laisse en gage.

La grâce que pour eux madame
obtient de vous

A calmé les transports de son esprit
jaloux.

Le plus riche présent qui fût en sa

puissance

A ses remerciements joint sa reconnaissance.

Sa robe sans pareille, et sur qui nous voyons

Du Soleil son aïeul briller mille rayons,

Que la princesse même avait tant souhaitée,

Par ces petits héros lui vient d'être apportée,

Et fait voir clairement les merveilleux effets

Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

Créon

Eh bien, qu'en dites-vous ?
Qu'avons-nous plus à craindre ?

Pollux

Si vous ne craignez rien, que je vous
trouve à plaindre !

Créon

Un si rare présent montre un esprit
remis.

Pollux

J'eus toujours pour suspects les
dons des ennemis.

Ils font assez souvent ce que n'ont
pu leurs armes ;

Je connais de Médée et l'esprit et les charmes,

Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,

Si ce rare présent n'est un mortel appas.

Créon

Ses enfants si chéris qui nous servent d'otages,

Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages ?

Pollux

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,

Qu'elle ne les prend plus que pour
ceux de Jason,

Et qu'elle s'imagine, en haine de leur
père,

Que n'étant plus sa femme, elle n'est
plus leur mère.

Renvoyez-lui, seigneur, ce don
pernicieux,

Et ne vous chargez point d'un poison
précieux.

Cléone

Madame cependant en est toute
ravie,

Et de s'en voir parée elle brûle
d'envie.

Pollux

Où le péril égale et passe le plaisir,
Il faut se faire force, et vaincre son
désir.

Jason, dans son amour, a trop de
complaisance

De souffrir qu'un tel don s'accepte
en sa présence.

Créon

Sans rien mettre au hasard, je saurai
dextrement

Accorder vos soupçons et son
contentement.

Nous verrons dès ce soir, sur une

criminelle,

Si ce présent nous cache une
embûche mortelle.

Nise, pour ses forfaits destinée à
mourir,

Ne peut par cette épreuve
injustement périr ;

Heureuse, si sa mort nous rendait ce
service,

De nous en découvrir le funeste
artifice !

Allons-y de ce pas, et ne consomons
plus

De temps ni de discours en débats
superflus.



Scène IV



GÉE *en prison.*

Demeure affreuse des
coupables,

Lieux maudits, funeste
séjour,

Dont jamais avant mon amour

Les sceptres n'ont été capables.

Redoublez puissamment votre mortel

effroi,

Et joignez à mes maux une si vive
atteinte,

Que mon âme chassée, ou s'enfuyant
de crainte,

Dérobe à mes vainqueurs le supplice
d'un roi.

Le triste bonheur où j'aspire !

Je ne veux que hâter ma mort,

Et n'accuse mon mauvais sort

Que de souffrir que je respire.

Puisqu'il me faut mourir, que je
meure à mon choix ;

Le coup m'en sera doux, s'il est sans

infamie :

Prendre l'ordre à mourir d'une main
ennemie,

C'est mourir, pour un roi, beaucoup
plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise

Quand tu t'arrêtes à servir :

Si tu t'efforces de ravir,

Ta prison suit ton entreprise.

Ton amour qu'on dédaigne et ton
vain attentat

D'un éternel affront vont souiller ta
mémoire :

L'un t'a déjà coûté ton repos et ta

gloire ;

L'autre te va coûter ta vie et ton Etat.

Destin, qui punis mon audace,

Tu n'as que de justes rigueurs ;

Et s'il est d'assez tendres cœurs

Pour compatir à ma disgrâce,

Mon feu de leur tendresse étouffe la
moitié,

Puisqu'à bien comparer mes fers
avec ma flamme,

Un vieillard amoureux mérite plus de
blâme

Qu'un monarque en prison n'est
digne de pitié.

Cruel auteur de ma misère,
Peste des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuses lois
N'épargnent pas même ta mère,
Amour, contre Jason tourne ton trait
fatal ;
Au pouvoir de tes dards je remets ma
vengeance :
Atterre son orgueil, et montre ta
puissance
A perdre également l'un et l'autre
rival.
Qu'une implacable jalousie
Suive son nuptial flambeau ;

Que sans cesse un objet nouveau

S'empare de sa fantaisie ;

Que Corinthe à sa vue accepte un
autre roi ;

Qu'il puisse voir sa race à ses yeux
égorgée ;

Et, pour dernier malheur, qu'il ait le
sort d'Egée,

Et devienne à mon âge amoureux
comme moi !



Scène V

Egée, Médée

Egée

Mais d'où vient ce bruit sourd ?
quelle pâle lumière

Dissipe ces horreurs et frappe ma
paupière ?

Mortel, qui que tu sois, détourne ici
tes pas,

Et de grâce m'apprends l'arrêt de
mon trépas,

L'heure, le lieu, le genre ; et si ton
cœur sensible

A la compassion peut se rendre
accessible,

Donne-moi les moyens d'un
généreux effort

Qui des mains des bourreaux
affranchisse ma mort.

Médée

Je viens l'en affranchir. Ne craignez
plus, grand prince ;

Ne pensez qu'à revoir votre chère
province ;

(Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison, qui s'ouvre aussitôt ; et en ayant tiré Egée, elle en donne encore un sur ses fers, qui tombent.)

Ni grilles ni verrous ne tiennent contre moi.

Cessez, indignes fers, de captiver un roi ;

Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque ?

Et vous, reconnaissez Médée à cette marque,

Et fuyez un tyran dont le forcènement

Joindrait votre supplice à mon
bannissement ;

Avec la liberté reprenez le courage.

Egée

Je les reprends tous deux pour vous
en faire hommage,

Princesse, de qui l'art propice aux
malheureux

Oppose un tel miracle à mon sort
rigoureux ;

Disposez de ma vie, et du sceptre
d'Athènes ;

Je dois et l'une et l'autre à qui brise
mes chaînes.

Si votre heureux secours me tire de danger,

Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger ;

Et si je puis jamais avec votre assistance

Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,

Vous me verrez, suivi de mille bataillons,

Sur ces murs renversés planter mes pavillons,

Punir leur traître roi de vous avoir bannie,

Dedans le sang des siens noyer sa

tyrannie,

Et remettre en vos mains et Créuse et
Jason,

Pour venger votre exil plutôt que ma
prison.

Médée

Je veux une vengeance et plus haute
et plus prompte ;

Ne l'entreprenez pas, votre offre me
fait honte :

Emprunter le secours d'aucun
pouvoir humain,

D'un reproche éternel diffamerait ma
main.

En est-il, après tout, aucun qui ne me cède ?

Qui force la nature, a-t-il besoin qu'on l'aide ?

Laissez-moi le souci de venger mes ennuis,

Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis ;

L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine :

C'est demain que mon art fait triompher ma haine ;

Demain je suis Médée, et je tire raison

De mon bannissement et de votre

prison.

Egée

Quoi ! madame, faut-il que mon peu
de puissance

Empêche les devoirs de ma
reconnaissance ?

Mon sceptre ne peut-il être employé
pour vous ?

Et vous serai-je ingrat autant que
votre époux ?

Médée

Si je vous ai servi, tout ce que j'en
souhaite,

C'est de trouver chez vous une sùre

retraite,

Où de mes ennemis menaces ni
présents

Ne puissent plus troubler le repos de
mes ans.

Non pas que je les craigne ; eux et
toute la terre

A leur confusion me livreraient la
guerre ;

Mais je hais ce désordre, et n'aime
pas à voir

Qu'il me faille pour vivre user de
mon savoir.

Egée

L'honneur de recevoir une si grande
hôtesse

De mes malheurs passés efface la
tristesse.

Disposez d'un pays qui vivra sous
vos lois,

Si vous l'aimez assez pour lui donner
des rois ;

Si mes ans ne vous font mépriser ma
personne,

Vous y partagerez mon lit et ma
couronne :

Sinon, sur mes sujets faites état
d'avoir,

Ainsi que sur moi-même, un absolu

pouvoir.

Allons, madame, allons ; et par votre conduite

Faites la sûreté que demande ma fuite.

Médée

Ma vengeance n'aurait qu'un succès imparfait :

Je ne me venge pas, si je n'en vois l'effet ;

Je dois à mon courroux l'heur d'un si doux spectacle.

Allez, prince, et sans moi ne craignez point d'obstacle.

Je vous suivrai demain par un
chemin nouveau.

Pour votre sûreté conservez cet
anneau ;

Sa secrète vertu, qui vous fait
invisible,

Rendra votre départ de tous côtés
paisible.

Ici, pour empêcher l'alarme que le
bruit

De votre délivrance aurait bientôt
produit,

Un fantôme pareil et de taille et de
face,

Tandis que vous fuirez, remplira

votre place.

Partez sans plus tarder, prince chéri
des dieux,

Et quittez pour jamais ces
détestables lieux.

Egée

J'obéis sans réplique, et je pars sans
remise.

Puisse d'un prompt succès votre
grande entreprise

Combler nos ennemis d'un mortel
désespoir,

Et me donner bientôt le bien de vous
revoir !



Acte V



Scène première

Médée, Theudas

Theudas

Ah, déplorable prince ! ah, fortune
cruelle !

Que je porte à Jason une triste
nouvelle !

Médée, *lui donnant un coup de
baguette qui le fait demeurer
immobile.*

Arrête, misérable, et m'apprends
quel effet

A produit chez le roi le présent que
j'ai fait.

Theudas

Dieux ! je suis dans les fers d'une
invisible chaîne !

Médée

Dépêche, ou ces longueurs attireront
ma haine.

Theudas

Apprenez donc l'effet le plus
prodigieux

Que jamais la vengeance ait offert à

nos yeux.

Votre robe a fait peur, et sur Nise
éprouvée,

En dépit des soupçons, sans péril
s'est trouvée ;

Et cette épreuve a su si bien les
assurer,

Qu'incontinent Créuse a voulu s'en
parer ;

Mais cette infortunée à peine l'a
vêtue,

Qu'elle sent aussitôt une ardeur qui
la tue :

Un feu subtil s'allume, et ses
brandons épars

Sur votre don fatal courent de toutes
parts ;

Et Cléone et le roi s'y jettent pour
l'éteindre ;

Mais (ô nouveau sujet de pleurer et
de plaindre !)

Ce feu saisit le roi ; ce prince en un
moment

Se trouve enveloppé du même
embrasement.

Médée

Courage ! enfin il faut que l'un et
l'autre meure.

Theudas

La flamme disparaît, mais l'ardeur
leur demeure ;

Et leurs habits charmés, malgré nos
vains efforts,

Sont des brasiers secrets attachés à
leurs corps ;

Qui veut les dépouiller lui-même les
déchire,

Et ce nouveau secours est un
nouveau martyr.

Médée

Que dit mon déloyal ? que fait-il là-
dedans ?

Theudas

Jason, sans rien savoir de tous ces accidents,

S'acquitte des devoirs d'une amitié civile

A conduire Pollux hors des murs de la ville,

Qui va se rendre en hâte aux noces de sa sœur,

Dont bientôt Ménélas doit être possesseur ;

Et j'allais lui porter ce funeste message.

Médée lui donne un autre coup de baguette.

Va, tu peux maintenant achever ton

voyage.



Scène II

Médée

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts ?

Consulte avec loisir tes plus ardents transports.

Des bras de mon perfide arracher une femme,

Est-ce pour assouvir les fureurs de
mon âme ?

Que n'a-t-elle déjà des enfants de
Jason,

Sur qui plus pleinement venger sa
trahison !

Suppléons-y des miens ; immolons
avec joie

Ceux qu'à me dire adieu Créuse me
renvoie :

Nature, je le puis sans violer ta loi ;

Ils viennent de sa part, et ne sont
plus à moi.

Mais ils sont innocents ; aussi l'était
mon frère ;

Ils sont trop criminels d'avoir Jason
pour père ;

Il faut que leur trépas redouble son
tourment ;

Il faut qu'il souffre en père aussi
bien qu'en amant.

Mais quoi ! j'ai beau contre eux
animer mon audace,

La pitié la combat, et se met en sa
place :

Puis, cédant tout à coup la place à
ma fureur,

J'adore les projets qui me faisaient
horreur :

De l'amour aussitôt je passe à la
colère,

Des sentiments de femme aux
tendresses de mère.

Cessez dorénavant, penseurs
irrésolus,

D'épargner des enfants que je ne
verrai plus.

Chers fruits de mon amour, si je vous
ai fait naître,

Ce n'est pas seulement pour caresser
un traître :

Il me prive de vous, et je l'en vais
priver.

Mais ma pitié renaît, et revient me

braver ;

Je n'exécute rien, et mon âme
éperdue

Entre deux passions demeure
suspendue.

N'en délibérons plus, mon bras en
résoudra.

Je vous perds, mes enfants ; mais
Jason vous perdra ;

Il ne vous verra plus... Créon sort
tout en rage ;

Allons à son trépas joindre ce triste
ouvrage.



Scène III

Créon, domestiques

Créon

Loin de me soulager vous croissez
mes tourments ;

Le poison à mon corps unit mes
vêtements ;

Et ma peau, qu'avec eux votre
secours m'arrache,

Pour suivre votre main de mes os se détache.

Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux :

Ne me déchirez plus, officieux bourreaux ;

Votre pitié pour moi s'est assez hasardée ;

Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée.

C'est avancer ma mort que de me secourir ;

Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.

Quoi ! vous continuez, canailles

infidèles !

Plus je vous le défends, plus vous
m'êtes rebelles !

Traîtres, vous sentirez encor ce que
je puis ;

Je serai votre roi, tout mourant que
je suis ;

Si mes commandements ont trop peu
d'efficace,

Ma rage pour le moins me fera faire
place :

Il faut ainsi payer votre cruel
secours.

*(Il se défait d'eux et les chasse à coups
d'épée.)*



Scène IV

Créon, Créuse, Cléone

Créuse

Où fuyez-vous de moi, cher auteur de
mes jours ?

Fuyez-vous l'innocente et
malheureuse source

D'où prennent tant de maux leur
effroyable course ?

Ce feu qui me consume et dehors et
dedans

Vous venge-t-il trop peu de mes
vœux imprudents ?

Je ne puis excuser mon indiscrete
envie

Qui donne le trépas à qui je dois la
vie :

Mais soyez satisfait des rigueurs de
mon sort,

Et cessez d'ajouter votre haine à ma
mort.

L'ardeur qui me dévore, et que j'ai
méritée,

Surpasse en cruauté l'aigle de

Prométhée,

Et je crois qu'Ixion au choix des
châtiments

Préférerait sa roue à mes
embrasements.

Créon

Si ton jeune désir eut beaucoup
d'imprudence,

Ma fille, j'y devais opposer ma
défense.

Je n'impute qu'à moi l'excès de mes
malheurs,

Et j'ai part en ta faute ainsi qu'en tes
douleurs.

Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à
ma vie,

Que le déclin des ans m'aurait
bientôt ravie :

La jeunesse des tiens, si beaux, si
florissants,

Me porte au fond du cœur des coups
bien plus pressants.

Ma fille, c'est donc là ce royal
hyménée

Dont nous pensions toucher la
pompeuse journée !

La Parque impitoyable en éteint le
flambeau,

Et pour lit nuptial il te faut un

tombeau !

Ah ! rage, désespoir, destins, feux,
poisons, charmes,

Tournez tous contre moi vos plus
cruelles armes :

S'il faut vous assouvir par la mort de
deux rois,

Faites en ma faveur que je meure
deux fois,

Pourvu que mes deux morts
emportent cette grâce

De laisser ma couronne à mon
unique race,

Et cet espoir si doux, qui m'a
toujours flatté,

De revivre à jamais en sa postérité.

Créuse

Cléone, soutenez, je chancelle, je
tombe ;

Mon reste de vigueur sous mes
douleurs succombe ;

Je sens que je n'ai plus à souffrir
qu'un moment.

Ne me refusez pas ce triste
allègement,

Seigneur, et si pour moi quelque
amour vous demeure,

Entre vos bras mourants permettez
que je meure.

Mes pleurs arroseront vos mortels
déplaisirs ;

Je mêlerai leurs eaux à vos brûlants
soupleurs.

Ah ! je brûle, je meurs, je ne suis plus
que flamme ;

De grâce, hâtez-vous de recevoir mon
âme.

Quoi ! vous vous éloignez !

Créon

Oui, je ne verrai pas,

Comme un lâche témoin, ton indigne
trépas :

Il faut, ma fille, il faut que ma main

me délivre

De l'infâme regret de t'avoir pu
survivre.

Invisible ennemi, sors avecque mon
sang.

(Il se tue avec un poignard.)

Créuse

Courez à lui, Cléone ; il se perce le
flanc.

Créon

Retourne ; c'en est fait. Ma fille,
adieu ; j'expire,

Et ce dernier soupir met fin à mon
martyre :

Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

Créuse

Vain et triste confort ! soulagement léger !

Mon père...

Cléone

Il ne vit plus ; sa grande âme est partie.

Créuse

Donnez donc à la mienne une même sortie ;

Apportez-moi ce fer qui, de ses maux vainqueur,

Est déjà si savant à traverser le cœur.

Ah ! je sens fers, et feux, et poison tout ensemble ;

Ce que souffrait mon père à mes peines s'assemble.

Hélas ! que de douceurs aurait un prompt trépas !

Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon faible bras.

Cléone

Ne désespérez point : les dieux, plus pitoyables,

A nos justes clameurs se rendront exorables,

Et vous conserveront, en dépit du
poison,

Et pour reine à Corinthe, et pour
femme à Jason.

Il arrive, et surpris, il change de
visage ;

Je lis dans sa pâleur une secrète rage,

Et son étonnement va passer en
fureur.



Scène V

Jason, Créuse, Cléone, Theudas

Jason

Que vois-je ici, grands dieux ! quel
spectacle d'horreur !

Où que puissent mes yeux porter ma
vue errante,

Je vois ou Créon mort, ou Créuse
mourante.

Ne t'en va pas, belle âme, attends
encore un peu,

Et le sang de Médée éteindra tout ce
feu ;

Prends le triste plaisir de voir punir
son crime,

De te voir immoler cette infâme
victime ;

Et que ce scorpion, sur la plaie
écrasé,

Fournisse le remède au mal qu'il a
causé.

Créuse

Il n'en faut point chercher au poison
qui me tue :

Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta
vue,

Souffre que j'en jouisse en ce dernier
moment :

Mon trépas fera place à ton
ressentiment ;

Le mien cède à l'ardeur dont je suis
possédée ;

J'aime mieux voir Jason que la mort
de Médée.

Approche, cher amant, et retiens ces
transports :

Mais garde de toucher ce misérable
corps ;

Ce brasier, que le charme ou répand
ou modère,

A négligé Cléone, et dévoré mon
père :

Au gré de ma rivale il est contagieux.

Jason, ce m'est assez de mourir à tes
yeux :

Empêche les plaisirs qu'elle attend
de ta peine :

N'attire point ces feux esclaves de sa
haine.

Ah, quel âpre tourment ! quels
douloureux abois !

Et que je sens de morts sans mourir
une fois !

Jason

Quoi ! vous m'estimez donc si lâche
que de vivre,

Et de si beaux chemins sont ouverts
pour vous suivre ?

Ma reine, si l'hymen n'a pu joindre
nos corps,

Nous joindrons nos esprits, nous
joindrons nos deux morts ;

Et l'on verra Caron passer chez
Rhadamante,

Dans une même barque, et l'amant et
l'amante.

Hélas ! vous recevez, par ce présent

charmé,

Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;

Et puisque cette robe a causé votre perte,

Je dois être puni de vous l'avoir offerte.

Quoi ! ce poison m'épargne, et ces feux impuissants

Refusent de finir les douleurs que je sens !

Il faut donc que je vive, et vous m'êtes ravie !

Justes dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?

Est-il quelque tourment plus grand
pour mon amour

Que de la voir mourir, et de souffrir
le jour ?

Non, non ; si par ces feux mon
attente est trompée,

J'ai de quoi m'affranchir au bout de
mon épée ;

Et l'exemple du roi, de sa main
transpercé,

Qui nage dans les flots du sang qu'il
a versé,

Instruit suffisamment un généreux
courage

Des moyens de braver le destin qui
l'outrage.

Créuse

Si Créuse eut jamais sur toi quelque
pouvoir,

Ne t'abandonne point aux coups du
désespoir.

Vis pour sauver ton nom de cette
ignominie

Que Créuse soit morte, et Médée
impunie ;

Vis pour garder le mien en ton cœur
affligé,

Et du moins ne meurs point que tu ne
sois vengé.

Adieu : donne la main ; que, malgré
ta jalouse,

J'emporte chez Pluton le nom de ton
épouse.

Ah, douleurs ! C'en est fait, je meurs
à cette fois,

Et perds en ce moment la vie avec la
voix.

Si tu m'aimes...

Jason

Ce mot lui coupe la parole ;

Et je ne suivrai pas son âme qui
s'envole !

Mon esprit, retenu par ses

commandements,

Réserve encor ma vie à de pires
tourments !

Pardonne, chère épouse, à mon
obéissance ;

Mon déplaisir mortel défère à ta
puissance,

Et de mes jours maudits tout prêt de
trionpher,

De peur de te déplaire, il n'ose
m'étouffer.

Ne perdons point de temps, courons
chez la sorcière

Délivrer par sa mort mon âme
prisonnière.

Vous autres, cependant, enlevez ces
deux corps :

Contre tous ses démons mes bras
sont assez forts,

Et la part que votre aide aurait en ma
vengeance

Ne m'en permettait pas une entière
allégeance.

Préparez seulement des gênes, des
bourreaux ;

Devenez inventifs en supplices
nouveaux,

Qui la fassent mourir tant de fois sur
leur tombe,

Que son coupable sang leur vaille
une hécatombe ;

Et si cette victime, en mourant mille
fois,

N'apaise point encor les mânes de
deux rois,

Je serai la seconde ; et mon esprit
fidèle

Ira gêner là-bas son âme criminelle,

Ira faire assembler pour sa punition

Les peines de Titye à celle d'Ixion.

*(Cléone et le reste emportent le corps
de Créon et de Créuse, et Jason
continue seul.)*

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice ?

Elle m'est un plaisir, et non pas un supplice.

Mourir, c'est seulement auprès d'eux
me ranger,

C'est rejoindre Créuse, et non pas la venger.

Instruments des fureurs d'une mère
insensée,

Indignes rejets de mon amour
passée,

Quel malheureux destin vous avait
réservés

A porter le trépas à qui vous a

sauvés ?

C'est vous, petits ingrats, que,
malgré la nature,

Il me faut immoler dessus leur
sépulture.

Que la sorcière en vous commence de
souffrir ;

Que son premier tourment soit de
vous voir mourir.

Toutefois qu'ont-ils fait, qu'obéir à
leur mère ?



Scène VI

Médée, Jason

Médée, *en haut sur un balcon.*

Lâche, ton désespoir encore en
délibère ?

Lève les yeux, perfide, et reconnais
ce bras

Qui t'a déjà vengé de ces petits
ingrats ;

Ce poignard que tu vois vient de
chasser leurs âmes,

Et noyer dans leur sang les restes de
nos flammes.

Heureux père et mari, ma fuite et leur
tombeau

Laissent la place vide à ton hymen
nouveau.

Réjouis-t'en, Jason, va posséder
Créuse :

Tu n'auras plus ici personne qui
t'accuse ;

Ces gages de nos feux ne feront plus
pour moi

De reproches secrets à ton manque

de foi.

Jason

Horreur de la nature, exécration
tigresse !

Médée

Va, bienheureux amant, cajoler ta
maîtresse :

A cet objet si cher tu dois tous tes
discours ;

Parler encore à moi, c'est trahir tes
amours.

Va lui, va lui conter tes rares
aventures,

Et contre mes effets ne combats

point d'injures.

Jason

Quoi ! tu m'oses braver, et ta
brutalité

Pense encore échapper à mon bras
irrité ?

Tu redoubles ta peine avec cette
insolence.

Médée

Et que peut contre moi ta débile
vaillance ?

Mon art faisait ta force, et tes
exploits guerriers

Tiennent de mon secours ce qu'ils

ont de lauriers.

Jason

Ah ! c'est trop en souffrir ; il faut
qu'un prompt supplice

De tant de cruautés à la fin te
punisse.

Sus, sus, brisons la porte, enfonçons
la maison ;

Que des bourreaux soudain m'en
fassent la raison.

Ta tête répondra de tant de
barbaries.

*Médée, en l'air dans un char tiré par
deux dragons.*

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?

Epargne, cher époux, des efforts que tu perds ;

Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts ;

C'est par là que je fuis, et que je t'abandonne

Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.

Suis-moi, Jason, et trouve en ces lieux désolés

Des postillons pareils à mes dragons ailés.

Enfin je n'ai pas mal employé la

journée

Que la bonté du roi, de grâce, m'a
donnée ;

Mes désirs sont contents. Mon père
et mon pays,

Je ne me repens plus de vous avoir
trahis ;

Avec cette douceur j'en accepte le
blâme.

Adieu, parjure : apprends à connaître
ta femme,


Souviens-toi de sa fuite, et songe,
une autre fois,

Lequel est plus à craindre ou d'elle
ou de deux rois.



Scène VII

ASON



O dieux ! ce char volant,
disparu dans la nue,

La dérobe à sa peine, aussi
bien qu'à ma vue ;

Et son impunité triomphe
arrogamment

Des projets avortés de mon
ressentiment.

Créuse, enfants, Médée, amour,
haine, vengeance,

Où dois-je, désormais, chercher
quelque allégeance ?

Où suivre l'inhumaine, et dessous
quels climats

Porter les châtiments de tant
d'assassinats ?

Va, furie, exécration, en quelque coin
de terre

Que t'emporte ton char, j'y porterai
la guerre.

J'apprendrai ton séjour de tes
sanglants effets,

Et te suivrai partout au bruit de tes

forfaits.

Mais que me servira cette vaine
poursuite,

Si l'air est un chemin toujours libre à
ta fuite,

Si toujours tes dragons sont prêts à
t'enlever,

Si toujours tes forfaits ont de quoi
me braver ?

Malheureux, ne perds point contre
une telle audace

De ta juste fureur l'impuissante
menace ;

Ne cours point à ta honte, et fuis
l'occasion

D'accroître sa victoire et ta
confusion

Misérable ! perfide ! ainsi donc ta
faiblesse

Epargne la sorcière, et trahit ta
princesse !

Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses
désirs,

Et ton obéissance à ses derniers
soupirs ?

Venge-toi, pauvre amant, Créuse le
commande ;

Ne lui refuse point un sang qu'elle
demande ;

Ecoute les accents de sa mourante
voix,

Et vole sans rien craindre à ce que tu
lui dois.

A qui sait bien aimer il n'est rien
d'impossible.

Eusses-tu pour retraite un roc
inaccessible,

Tigresse, tu mourras ; et malgré ton
savoir,

Mon amour te verra soumise à son
pouvoir ;

Mes yeux se repaîtront des horreurs
de ta peine :

Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma

haine.

Mais quoi ! je vous écoute,
impuissantes chaleurs !

Allez, n'ajoutez plus de comble à mes
malheurs.

Entreprendre une mort que le ciel
s'est gardée,

C'est préparer encore un triomphe à
Médée.

Tourne avec plus d'effet sur toi-
même ton bras,

Et punis-toi, Jason, de ne la punir
pas.

Vains transports, où sans fruit mon
désespoir s'amuse,

Cessez de m'empêcher de rejoindre
Créuse.

Ma reine, ta belle âme, en partant de
ces lieux,

M'a laissé la vengeance, et je la laisse
aux dieux ;

Eux seuls, dont le pouvoir égale la
justice,

Peuvent de la sorcière achever le
supplice.

Trouve-le bon, chère ombre, et
pardonne à mes feux

Si je vais te revoir plus tôt que tu ne
veux.

(Il se tue.)



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

